

Jean-Louis Biget, médiateur « éclairé » de la culture médiévale

Bernard Gainot (1968)

Je suis entré à l'École en octobre 1968, au terme du printemps agité qui fut le marqueur d'une génération. Le concours d'entrée avait été exceptionnellement déplacé en septembre. L'été fut donc bien studieux : nos programmes d'histoire ne portaient que sur l'histoire contemporaine (la France depuis la Révolution, et l'Extrême-Orient - Chine et Japon - aux XIX^e et XX^e siècles). C'est dire que, dans nos têtes, l'histoire médiévale était largement *terra incognita*.

Notre année de licence à Nanterre, puis l'année de maîtrise que je fis à Paris, à l'Institut d'Histoire de la Révolution française, ne pouvaient que partiellement combler cette lacune. Les cours de Pierre Riché sur le Haut Moyen Âge, aussi solides fussent-ils, restaient académiques. C'est alors que se fit le premier contact avec Biget, hors du cadre habituel, puisqu'il s'agissait d'un voyage d'études en Bourgogne, où l'initiation à l'architecture médiévale tenait une place de choix.

Originaire pourtant de la Bourgogne méridionale, de la région de Cluny qui plus est, j'avais pris depuis les derniers étés l'habitude de sillonner à vélo les petites routes de campagne pour découvrir le « blanc manteau d'églises » érigées après l'an mil, dont parle Georges Duby dans *La Société mâconnaise*. Mais c'était bien autre chose que de posséder les clefs qui donnaient accès à l'imaginaire des ruraux des X^e-XII^e siècles, chapiteau après chapiteau, à l'économie du salut que l'on pouvait mesurer aussi bien au tympan des églises, qu'aux bénéfices engendrés par les abbayes dans leur gestion de l'espace... et dans l'exploitation des communautés. Ces clefs, c'était Biget qui nous les donnait inlassablement, pq après pq, que ce soit *in situ* aux portes des édifices, sur une hauteur pour découvrir le paysage, ou encore le soir après le repas à l'hôtel, alors que l'attention se relâchait quelque peu après une bonne partie de la journée en autocar. Je me souviens en particulier d'une soirée bien arrosée à Beaune, où nous étions ressortis tard en arpentant des rues absolument désertes...

Il y eut un autre voyage d'études, en Auvergne, dont j'ai moins de souvenirs, si ce n'est, bien sûr, l'exploration des merveilles de l'art roman. Ce devait être en préparation de la troisième année, celle de l'agrégation. J'ai alors pu apprécier pleinement l'apport considérable de Jean-Louis Biget, sa solidité comme sa prodigieuse érudition, l'exhaustivité des références, tout comme l'humour qui émaillait et rythmait la prise de notes. Le thème à étudier était

« Marchands et banquiers aux XIV^e et XV^e siècles ». Bien que le cours fût fortement imprégné de matérialisme historique, que l'infrastructure économique l'emportait toujours en dernière instance, comme on disait alors dans cette inimitable langue de bois althussérienne, que nous n'ignorions rien du mouvement des salaires et des prix en Toscane, ou du flux des investissements des Függer en Allemagne du Sud, la superstructure n'était pas sacrifiée pour autant, loin de là. Et l'on pouvait découvrir l'imaginaire sacré, les métamorphoses du réel sous le pinceau de l'artiste, les balbutiements de la conscience individuelle de l'homme moderne.

Malgré tout, cela n'a pas suffi à me permettre de décrocher la médaille et, un peu fatigué de la vie étudiante, un peu impatient d'entrer dans la vie professionnelle, j'ai renoncé à la quatrième année et je me suis immergé dans le secondaire. Trois ans de collège, sept ans de lycée, et j'en avais plus que marre de déclarer la guerre à l'Allemagne à chaque rentrée scolaire. Et puis j'ai décidé de tenter à nouveau l'agrégation et, pour la préparer (année 1982 – 1983), j'ai déposé une demande pour être auditeur libre à Saint-Cloud, demande acceptée grâce au soutien d'Hervé et de Biget. C'est avec un bonheur incroyable que j'ai retrouvé ces cours d'agrégation, la possibilité de creuser vraiment une question, la multiplication des lectures et jusqu'à la construction des dissertations ! Mais, par-dessus toutes ces bonnes choses, il y avait les retrouvailles avec les cours de Biget, pour une question qui me faisait littéralement décoller, « le sentiment de la mort aux XIV^e et XV^e siècles ». C'est largement par l'appropriation de ces notes de cours (conservées depuis) que j'ai réussi cette fois à décrocher la timbale, puisque la question de médiévale était opportunément « tombée » à l'écrit.

Après cette année de retrouvailles avec la « vieille maison », toutefois, je ne devais revoir Biget qu'en une seule occasion, celle de son départ à la retraite. Cela coïncidait plus ou moins avec les préparatifs du départ vers Lyon, autant parler de liquidation. Mais il ne s'est pas passé une seule année sans que je reçoive, depuis Albi, une magnifique carte de vœux personnalisée par une belle photo et une formule adéquate.

Au sortir de l'agrégation, il s'en est fallu d'un cheveu que, pour le choix de mon futur domaine de recherches, je me détourne du XVIII^e siècle et de la Révolution pour me réorienter vers les XIV^e et XV^e siècles qui me fascinaient, qui me fascinent toujours et que je fréquente encore à l'occasion pour me délasser, comme on visite un jardin secret exempt des lourdeurs de l'habitude. De fait, j'ai fini par tomber du côté où je penchais, mais l'apport de Biget n'a pas été perdu pour autant, et d'abord sa fantastique énergie sans laquelle la somme de connaissances à ingurgiter ne serait pas passée aussi facilement.

Le rapport pédagogique est affaire d'incarnation... mais aussi de raison, parce que les chemins qu'il nous faisait emprunter pour accéder à « son » Moyen Âge, n'étaient jamais exempts de mille et un clins d'œil à l'actualité, de raccourcis fulgurants qui, outre le fait de soutenir l'attention, ancrèrent aussi la réflexion. Certes, comme l'a écrit Marc Bloch, la connaissance du passé n'est pas pour éloigner du présent, mais pour permettre de mieux le

comprendre. Cette médiation « éclairée » était et reste l'apport de Biget ; en quoi, là aussi, on n'est jamais bien éloigné de la pensée des Lumières...



Bernard-Jacqy Gainot

Né le 23 décembre 1947. Professeur agrégé d'histoire-géographie puis maître de conférences en histoire moderne à l'Université Paris1-Panthéon-Sorbonne de 1993 à 2012, maître de conférences honoraire depuis cette date. Il est habilité à diriger des recherches en histoire des mondes modernes. Chercheur associé à l'Institut d'Histoire moderne et contemporaine (CNRS/ENS rue d'Ulm, Paris1 – UMR 8806).

Sa thèse, sous la direction de Michel Vovelle, publiée au CTHS, étudiait le mouvement néo-jacobin de 1799, dans son rapport à la démocratie représentative en construction. Ses domaines actuels de recherches sont l'histoire des sociétés coloniales de la période moderne (*l'Empire colonial français de Richelieu à Napoléon (1640–1810)*), *Atlas des esclavages. Traites, sociétés coloniales, abolitions, de l'Antiquité à nos jours* ; l'histoire impériale, plus particulièrement les conflits dans les espaces coloniaux entre 1763 et 1830 (*Les officiers de couleur dans les armées de la République et de l'Empire (1792 – 1815)*) ; et l'histoire politique de l'Europe méditerranéenne, France, Italie, Espagne entre 1792 et 1830 (*La democrazia rappresentativa. Saggi su una politica rivoluzionaria nelle Francia del Direttorio 1795 – 1799*).

Il a également collaboré à *l'Histoire militaire de la France*, et à *Mondes en guerre*, sous la direction de Hervé Drévilhon.